

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Pierre-François METTAN

Hommage à Adrien Pasquali
présentation du livre "Le pain de silence",
Editions Zoé, 1999

Dans Echos de Saint-Maurice, 1999, tome 94b, p. 69-70

© Abbaye de Saint-Maurice 2014

Hommage à Adrien Pasquali

Le pain de silence,

Editions Zoé, 1999:

présentation par Pierre-François Mettan

Une longue tradition a noué des relations fécondes entre la nourriture et la culture, les mets et les mots, le pain et la parole, le pain et la vie. A. Pasquali, sans beaucoup d'égards pour son lecteur, rompt avec cette tradition et cette rhétorique: dans un long soliloque - 124 pages d'une écriture sans paragraphes et sans points - il inverse le symbolisme du pain: la table qui réunit les convives -

un enfant-narrateur condamné à «mâcher du silence», une mère malade obsédée par la propreté et un père absent - devient un *mur*, le pain un *bloc*, la parole une *rumination* qui semble privée de toute réciprocité. Les paroles échangées sont tout sauf des paroles de vie: formules usées et vides de la vie quotidienne (*Il faut faire aller, ça va, commencez sans moi*) ou ce coup de poignard que l'enfant se répète inlassablement, jusqu'à l'écoeurement: *sans doute n'as-tu jamais été un enfant*.



Une première lecture laisserait penser que Pasquali a abandonné l'écriture raffinée et réflexive des précédents livres au profit d'une écriture directe, très expressive. La voix de l'enfant du *Pain de silence* fait ainsi penser à celle de Benjamin, l'enfant mentalement débile mais sensible, dans *Le bruit et la fureur* (1929) de l'écrivain américain William Faulkner: l'écriture laisse affluer la conscience, apparemment sans donner forme à la spontanéité des impressions, d'où les lapsus, les sauts logiques, les répétitions obsessionnelles. L'idée est bien sûr de délivrer l'enfant d'un poids: celui de n'avoir jamais été aimé (un passage magnifique, p. 80, inscrit en *italique* les paroles de tendresse qu'il aurait aimé entendre...). Pourtant, cette écriture qui semble s'effacer derrière le récit d'une faille existentielle profonde, est très maîtrisée: à chaque ligne, Pasquali joue très consciemment avec les automatismes de la langue, il tisse sa toile d'un réseau d'images denses, les jeux de mots amènent des jeux de sens: le *pain* devient tour à tour «morceau de granit», «plat de résistance», la pelote percée par l'aiguille, la tête coupée, le *point* final ... L'enfant «pétrifié», «bagnard à vie», dit le silence,

«masse gélatineuse», par une logorrhée, où l'humour, signe du recul que le narrateur obtient par l'écriture, a même sa part...

Le lecteur, groggy, soit trouvera cette «pâte» indigeste, soit se laissera entraîner par un effet d'engrenage qui lui fera lire le livre d'une traite - c'est la seule lecture possible. Il ne pourra cependant pas éluder la question du statut autobiographique du livre, tant est marquée la différence de ton qui sépare le premier écrit de Pasquali («Qui je lis», *Ecriture* 19, 1982) où il évoque avec une certaine fierté ses parents émigrés et la nécessité d'un enracinement dans le pays romand, et la hargne de son dernier livre, où, avec bruit et fureur, il accable ses «générateurs».

Avec *Le pain de silence* Pasquali a tenté un pari: soit l'écriture jouait un rôle thérapeutique en le délivrant de ce silence de mort, soit elle le renvoyait à son silence. Ainsi se termine le livre, sans point final: «ça oui, alors le jour sera venu où, sans plus rien à broder ni à fumer, sans plus rien à parler, je serai tout à fait né».

Romancier, traducteur et brillant universitaire, Adrien Pasquali, né en 1958 à Bagnes, avait fait son Collège à St-Maurice puis ses études à l'Université de Fribourg, où il rédige une thèse de doctorat, dirigée par Jean Roudaut, sur Ramuz. Résidant à Paris, il était chargé de cours en littérature romande aux Universités de Lausanne et de Genève. Il s'est donné la mort le 23 mars 1999.